


## Texte 1

# Notre rapport au temps

Extrait de : Pelletier, D. « S'orienter dans un monde incertain » dans *Pour une approche orientante de l'école québécoise : concepts et pratiques à l'usage des intervenants*  001, Septembre éditeur, p.8 à 10.

Si un postulat mérite d'être considéré, c'est bien celui du temps. Les Grecs avaient deux mots pour en parler : chronos et kairos<sup>1</sup>. Chronos, c'est le temps programmé, le temps linéaire, le temps répétitif, celui qui fait le jour, qui fait la nuit, qui fait les saisons. C'est en quelque sorte un temps très prévisible et qui fonde le calendrier : chronos nous permet d'avoir des rendez-vous, d'organiser notre agenda, de diviser notre semaine en travail et en loisirs : c'est à chronos qu'on fait référence quand on parle aujourd'hui de gestion du temps et de l'atteinte de nos objectifs.

Par ailleurs, les Grecs désignaient un autre temps pour le mot kairos. Kairos, c'est l'occasion, l'événement qui vient déprogrammer chronos, qui met chronos dans tous ses états. Par exemple, des événements de civilisation comme la chute du mur de Berlin et la fin du communisme n'étaient pas prévus. Il y a aussi des événements personnels qui sont arrivés « comme ça » et qui ne correspondaient pas du tout à nos attentes. Le temps uniforme, le temps programmé, ce sont toutes les fêtes de Noël que nous avons connues dans notre vie. Et puis, kairos, c'est le fameux Noël où le beau-frère a fait des siennes... et ce Noël, on s'en souvient parce qu'il ne s'est pas passé comme prévu.

Il y a, dans chronos, un temps pensé, un temps qu'on remplit d'avance avec le calendrier qu'on a, et, dans kairos, un temps vécu, inédit, irréversible, en rupture parfois violente avec ce qui s'annonçait. Bref, entre chronos et kairos, il y a toute la différence qu'il y a entre un temps monotone et peut-être ennuyeux et un autre, inédit celui-là, qui peut créer rupture et direction nouvelle en quelques instants. Tout semble bien construit et, brusquement, tout bascule.

Kairos est un petit dieu grec qu'on représentait d'une drôle de façon : presque chauve sur le devant de la tête, il avait les cheveux en queue de cheval de sorte qu'on pouvait le saisir au passage, mais il avait la réputation d'agir vite. C'est pourquoi il est toujours représenté sur le bout des pieds comme s'il allait partir. Tenant dans les mains une balance, il fait un mouvement pour qu'elle penche d'un côté et on voit ainsi comment kairos apporte l'élément décisif qui nous manquait, qui vient résoudre quelque chose qui nous paraissait insoluble.

Donc, les Grecs avaient inventé deux mots pour désigner, d'une part, le temps pensé et, d'autre part, le temps agi. Celui-ci est le « vrai » temps, le temps qu'on vit, le temps qu'on agit : il se produit des occasions qui ont comme caractéristique de ne pouvoir être répétées, d'être des moments uniques, des

---

<sup>1</sup> Voir Moutsopoulos (1988) et Trédé (1990).

moments de grâce parfois ou des moments de grande décision, Kairos est l'art de vivre le temps de l'action, un moment unique où l'événement prend un caractère exceptionnel. Au début, pour les Grecs, kairos était un terme de chasse. Il indiquait la distance à laquelle il fallait se trouver pour tirer sur une bête. Si vous décochez votre flèche de trop près, ce n'est pas du sport, ce n'est pas de l'activité de chasse. Si vous tirez de trop loin, alors c'est vous comme chasseur qui êtes maladroit. Donc, à quelle distance (à quel moment) puis-je décocher la flèche en étant adroit tout en y mettant une forme d'incertitude qui rend le jeu valable? C'est cette grande subtilité dans l'évaluation de la distance qui s'est transformée en notion de temps opportun ou d'occasion.

Quant à nous, il s'est, de toute évidence, opéré un changement profond dans notre perception du temps. La génération nouvelle aborde le temps beaucoup plus sous l'angle de l'événement et du kairos que sous l'angle de la programmation et du chronos. Pour nous, adultes qui venons d'un temps linéaire et qui sommes anxieux à l'idée de ne pas maîtriser le temps, cela heurte notre manière personnelle de penser. Et souvent, à propos de cette jeunesse, nous projetons notre propre chronos, la croyant prise au dépourvu dans l'improvisation obligée qu'exige la réalité actuelle.

Pourtant, à y regarder de près, qui d'entre nous n'a pas vécu des moments uniques d'une grande valeur pour l'avenir (une personne rencontrée fortuitement, une parole encourageante, une phrase lue ou entendue qui a fait choc, un coup de cœur pour une cause). Qui n'a pas eu, hors de toute attente, une vision inspirante ou du moins fantaisiste de son propre devenir?<sup>2</sup>

Chronos et kairos déterminent finalement deux façons de concevoir une démarche d'orientation. Je dirais par analogie que la première se compare à un discours tout écrit d'avance et que l'autre ressemble davantage à une prestation improvisée. L'un et l'autre comportent des avantages mais qui sont tout à l'opposé les uns des autres.

Le discours écrit met l'accent sur la maîtrise des contenus : ils seront d'un ordre logique et bien construit, rien n'aura été omis, tout sera sous contrôle.

Dans une telle perspective, un texte compte plus que son auteur. Il fait écran et le protège de l'interaction avec son auditoire. Celui qui rédige ainsi sa conférence risque d'entretenir l'illusion que cela suffit pour produire l'effet souhaité.

Celui qui, par ailleurs, devra improviser ne va pas moins se préparer. Une sorte de *work-in progress* s'instaure, avec des *flashes*, des images furtives, avec des mots clés. Puis s'installe un fil conducteur, ce que les journalistes appellent un *lead*, avec quoi l'orateur va introduire son sujet et le boucler en conclusion. C'est sur cette base que le reste va venir et que vont s'improviser des variations, des contours et détours. Cela fera, somme toute, un chemin qui, sans être en ligne droite, n'en sera pas moins un sentier.

---

<sup>2</sup> Lire à cet égard une trentaine de témoignages dans AQISEP (2001).

Selon une telle approche, si quelque chose doit être sacrifié, ce sera le contenu dans certains de ses détails. Ce qui doit être réussi par ailleurs, c'est la communication, c'est l'expérience relationnelle d'être en accord avec soi et avec les autres dans un contexte et dans des conditions qui seront prises en compte de sorte qu'on saura tirer le maximum de la situation. Kairos se nourrit du réel et prend le risque énorme de remplacer la certitude du texte par la conviction intime de l'orateur qu'il saura improviser.<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Lire sur l'improvisation l'article de D. Pelletier, *Laisser le dire se faire*, dans J. Vermette (1992).